

Blanca Solares

Imaginaires de l'Altérité. *Malintzin* : la parole et l'image de l'Autre dans la Conquête de l'Amérique

MALINTZIN: THE SPEECH AND THE IMAGE OF THE OTHER IN THE CONQUEST OF AMERICA

Abstract: Malintzin, The Malinche, or Doña Marina, mistress and interpreter of Hernán Cortés during the Conquest of Mexico (1519), has remained a controversial figure to this day. A mythical and historical figure, in the imagination and sensibility of Mexicans, she has been considered by some to be sacred, while others have perceived her as evil-minded and have condemned her to silence. Was the Malinche a traitor that delivered her nation to foreign interests? Was she a victim of abandonment, ingratitude and voracity? Can she be considered today a paradigm of multiculturalism? The transfigured symbol of a fragmented identity?

Keywords: Malinche; Image; Symbols; Mestizos; Identity; Multiculturalism; Colonialism; Alterity; Conquista.

BLANCA SOLARES

Universidad Nacional Autónoma de México,
México
bsolares@correo.crim.unam.mx

DOI: 10.24193/cechinox.2019.36.14

Dans un monde globalisé, saturé d'exotisme mais également d'intolérance, de racisme et de discrimination, La Malinche, image et chimère, se renforce dans l'imaginaire et la sensibilité contemporaine comme une représentation authentique de la nécessaire pluralité, de l'interculturalité, du multiculturalisme ou du métissage. Si bien qu'elle ne constitue pas seulement un des emblèmes négatifs du nationalisme au Mexique. Elle atteint de nouvelles dimensions et étend sa portée au-delà même de ses frontières. La Malinche fut-elle une traîtresse, qui livra sa nation aux intérêts étrangers ? Ou la victime de l'abandon de ses parents, puis de l'ingratitude et de la voracité du colonisateur ? Peut-elle être considérée de nos jours comme un paradigme du métissage et une précurseuse du féminisme ?

La découverte de l'Amérique en 1492 et la Conquête de la monumentale cité de Tenochtitlán en 1521 sont des événements qui changèrent de manière décisive le cours de l'histoire universelle. Moctezuma II et Hernán Cortés apparaissent, durant le XVI^e siècle de notre ère, comme des destins individuels, soumis aux événements

d'une complexe intrigue collective tissée, à notre étonnement, par une femme appelée *Malintzin*, Doña Marina, ou tout simplement nommée « la langue » par les chroniqueurs.

La première question que se pose à celui qui s'intéresse au fait historique de la Conquête de l'Amérique précolombienne est bien sûr la suivante : Comment fut-il possible que quelques centaines de soldats espagnols vinrent à bout d'une population de plusieurs milliers d'habitants ?

Il est vrai que les soldats espagnols disposaient de la supériorité des armes (épées et canons, le fer et la poudre, matériaux et techniques inconnus en Amérique précolombienne). Mais les conditions matérielles ne rendent pas totalement compréhensible cette défaite sans pareille, cette fin de la *Tollan*, de la cité hiératique, que Moctezuma avait tant crainte. La destruction totale de l'une des plus splendides cités jusqu'alors.¹

Entre 1519 et 1620, les neuf dixièmes de la population avaient été exterminées. De vingt-deux millions d'indigènes, environ vingt-et-un millions périrent². La guerre, la peste, les suicides et les fuites en masse des villages détruits, puis refondés par les Espagnols dans le but de faciliter l'évangélisation, caractérisent la période. Mouvements de résistance, rébellions, luttes armées et cérémonies religieuses clandestines furent prohibés, ceux qui osèrent transgresser ces fermes commandements furent persécutés et punis de mort. La Conquête de l'Amérique repose, qu'on le veuille ou non, sur un fait sans précédent et qui perdure dans l'actualité : l'extermination indiscriminée de personnes – indigènes, “*braceros*”³, réfugiés, arabes et migrants – propre d'un mode de production du capitalisme sauvage et

l'implantation de la forme de vie et vision du monde occidental qui en découle. Pour le meilleur et pour le pire, avec ses effets tant positifs que négatifs.⁴

La compréhension de l'incompréhensible, la remémoration des dimensions de ce génocide, fondé sur l'incapacité de reconnaître l'autre en tant que sujet doté des mêmes facultés et droits qu'un autre être, me semble l'une des tâches les plus urgentes dans le domaine des sciences humaines. Tâche qui n'est pas sans lien avec l'obligation et le besoin éthique qui implique la révision de nos interprétations de l'histoire.

La tension entre mythification et mystification

Les armes, les divisions internes de l'empire que Cortés sut exacerber et dont il a tiré profit, la violence, l'abus, la tromperie et la vérole furent quelques-uns des éléments qui menèrent à la destruction de la population et de la culture précolombienne. Néanmoins, l'une des raisons principales fut ce que l'on appellera ici, selon la théorie de G. Durand, l'imaginaire des aztèques sous l'empire de Moctezuma qui d'ailleurs, en raison des préjugés du positivisme et du matérialisme historique, n'a peut-être pas été suffisamment étudié et considéré, à l'exception, peut-être, de quelques auteurs, tel que Michel Graulich, historien et spécialiste de la culture nahua⁵. Sur la base de l'un des aspects centraux de la mythocritique de G. Durand qui évoque la prééminence de l'image (*Sinnbild*) sur le devenir de l'histoire, on peut affirmer que les causes de la Conquête ne seront pas comprises si l'on ne fait pas appel en même temps aux *images*, *mythes* et *symboles*, qui,

sans être explicites (de manière sous-entendue), donnaient du sens aux attitudes, discours et décisions des acteurs impliqués dans le processus historique, et je me réfère ici tant à Moctezuma qu'à Cortès.

Dans son étude sur Moctezuma, M. Graulich assume le caractère fondamental du mythe pendant la Conquête. Du côté des aztèques, ce fut principalement le mythe de Quetzalcóatl qui donna lieu à l'identification de l'envahisseur blanc avec le retour de la divinité. Alors que du côté des Espagnols, ce fut celui de l'universalité du message du Christ, qui justifia le fait de se présenter en tant qu'émissaire d'un nouvel ordre chrétien, supposément plus humain, orienté vers la défaite du paganisme et de l'idolâtrie des natifs, à partir duquel ils justifèrent leurs pillages, enrichissement et ethnocide. Il me semble donc que la découverte et la Conquête de l'Amérique sont un exemple sans pareil de la prééminence du mythe sur les conditions matérielles du moment historique.

L'histoire qui précède la Conquête, par ailleurs, est difficile à documenter parce que, à l'époque, le savoir se transmettait de manière orale, ce qui suppose bien sûr des oublis, des altérations et une structuration de l'histoire en accord avec un rythme rituel. L'intention des « livres » aztèques (ou codex) était avant tout de servir de prétexte pour rafraîchir la mémoire à travers l'interprétation des images. On consignait donc des dates d'évènements, qui aidaient le registre d'un fait important. Une guerre, avec tout ce que cela impliquait, pouvait se limiter par exemple à un glyphe ou à un signe. L'image était plutôt un prétexte pour débiter la narration du mythe. Nous devons donc renoncer à étudier l'histoire précolombienne « comme dans une

enquête judiciaire »⁶. La chute de l'empire aztèque – bien que cela puisse paraître scandaleux – doit être comprise en fonction des antécédents mythiques et de la conception religieuse mexica de l'histoire, plus qu'en fonction des données objectives. Sans pour autant laisser de côté les registres des annales et les livres indigènes, ainsi que les chroniques des conquistadors, il convient de relativiser ces informations, dans leur majorité recueillies pendant la période coloniale. Les sources indigènes étaient soumises en effet à la contrainte de ne pas aller à l'encontre des étrangers ; dans ce cas, les informations données supposaient l'acceptation de la foi chrétienne. Par ailleurs, de la part des chroniqueurs, les références et rapports à la Couronne espagnole sont également biaisés. En effet, ils devaient paraître de fidèles sujets chrétiens et occulter leur voracité de richesses et anxiété de pouvoir.

Les données objectives, tant d'un côté que de l'autre, occultent un fait que la révision herméneutique découvre « sur le fait » : le poids décisif de la mystification dans la Conquête.

Pourtant, il convient ici d'ouvrir une parenthèse. Ce n'est pas le mythe qui explique la Conquête, mais sa mystification. Un mythe est une histoire sacrée (Eliade), une histoire exemplaire. Nous faisons face ici à l'arrangement ou l'interprétation des faits en tant que signaux de l'histoire mystifiés, ou ensemble de signes ou présages qui ne s'ordonnent ou ne s'intègrent pas totalement dans une histoire exemplaire ou archétypale. L'espace communautaire qui nourrit le mythe s'est fracturé. Cependant, le mythe refuse à disparaître et continue à réclamer sa place en tant qu'unique moyen connu pour s'orienter face à la succession

de faits historiques. Contrairement à la Grèce, où le mythe fut déplacé par le *logos* ou la philosophie, ici le mythe s'est mystifié et confondu avec un autre mythe de deuxième ordre, en faveur d'un nouveau type de domination qui finit par devenir pratiquement universel.

Moctezuma, le mythe de Quetzalcóatl et la Dualité

Le Mexique ancien se structure conformément à ce qui a été appelé le « noyau dur » de sa cosmovision et à partir duquel s'articulent ses relations avec l'Autre, les hommes, la nature, les dieux et le cosmos. Un des composants de cette cosmovision est la compréhension ou l'ordonnement de l'univers et de la vie à partir d'un principe dual et cyclique. À chaque chose, être ou phénomène, correspond son contraire : Jour-Nuit, Sécheresse-Pluie, Jaguar-Aigle, Sexualité-Gloire. L'idée de l'alternance ordonnait la vie et son devenir dans le temps : à toute création s'ensuit une destruction, qui se signifiait, à l'époque aztèque, à travers le mythe des Âges ou des Soleils :

- Premier soleil : Tezcatlipoca
- Deuxième soleil : Quetzalcóatl
- Troisième soleil : Tezcatlipoca
- Quatrième soleil : Quetzalcóatl
- Cinquième soleil : Huitzilopochtli

Les dieux ennemis Tezcatlipoca et Quetzalcóatl s'alternaient pour gouverner le cosmos. Quand les aztèques prirent le pouvoir dans le centre du Mexique, l'avènement du nouveau soleil, le cinquième, fut instauré par Tezcatlipoca sous son aspect de Huitzilopochtli, le dieu tutélaire

des mexicas. Le cinquième soleil du calendrier aztèque supposait une création mais annonçait également sa fin catastrophique. Les aztèques, guidés par Huitzilopochtli, imposaient les sacrifices à leur divinité, qui dominait les dieux des autochtones des habitants du plateau du Mexique, excepté Tlaloc, dieu nahua de la pluie, à qui la ville sacrée de Tenochtitlan réservait une place d'honneur à côté de la divinité aztèque.

Les motifs qui expliquent la fin de Quetzalcóatl sont contenus dans le mythe. Le récit raconte que Quetzalcóatl fut trompé par son frère Tezcatlipoca. Il fut expulsé pour avoir péché de manière incestueuse avec Xochiquetzal, sa sœur, dans le paradis primordial. Honteux, Quetzalcóatl partit vers l'Orient. Quand il arriva à la mer, il s'embarqua et disparut. Mais il promit qu'il reviendrait. Quand les aztèques apprirent que les nouveaux arrivants venaient du côté où naissait le soleil, il ne pouvait s'agir, selon leur cosmovision, que du retour de Quetzalcóatl. C'était la loi de l'alternance. Rien dans son horizon ne pouvait altérer le cours de cette lutte entre les dieux frères et ennemis.

Dans l'univers mexica, la femme symbolise la nuit, la terre, les autochtones, les sédentaires, les soumis. Le soleil, au contraire, est le guerrier viril, austère, nomade, conquérant, en mouvement. Le soleil qui monte mais qui descend aussi. Moctezuma I (1414-1428) représentait le soleil au zénith, le cinquième de l'ensemble des neufs empereurs aztèques. Avec lui, « le temps s'accomplit, qu'il revienne maintenant »⁷, ainsi observent les sources postérieurement. Moctezuma II (le neuvième, 1502-1520) est le soleil de l'après-midi, l'astre qui s'embourbe dans les coutumes du sédentaire raffiné, qui se laisse séduire et

absorber par le luxe. En même temps que l'Empire étend sa domination, il décline, rongé par un malaise intérieur. Moctezuma veut construire pour Huitzilopochtli un palais tapissé d'or qui imite la demeure de Quetzalcóatl. Il introduit le cacao non pas comme monnaie d'échange mais comme boisson aromatisée. Mais l'abondance de biens et le raffinement corrompent et rendent les hommes lourds. Une série de présages annoncent la fin de l'Empire en 1510, à la moitié du règne du grand « tlatoni ». Huitzilopochtli annonce lui-même l'arrivée victorieuse des Espagnols (« des gens étrangers qui vont m'expulser de cette terre ») : « Alors les provinces se rebelleront ("ceux que j'ai soumis avec mon épée et mon bouclier, ceux-là même se retourneront contre moi") et la statue du dieu sera lancée depuis le sommet du temple ("c'est d'en bas qu'ils commenceront à me renverser") ». Les étrangers vont vaincre de nouveau les vassaux de Huitzilopochtli. De nouveau, car l'on racontait que Quetzalcóatl – ce dieu que les indigènes et les conquistadors présentaient fantastiquement comme un homme blanc et barbu ou une « espèce de missionnaire catholique égaré » – avait vécu trois-cents ou mille ou cinq-cents ans avant l'arrivée des Européens.⁸

La représentation de Malintzin dans certains codex de l'époque coloniale

Aucune chronique ne s'occupe de la vie de Malintzin, jusqu'à ce qu'elle soit livrée à Cortés en avril 1519 et qu'elle participe à l'expédition Grijalva, dont le but était d'atteindre Tenochtitlán.⁹ Qu'elle ait été de l'aristocratie indigène ou simple esclave vendue au moins deux fois (par ses

parents tout d'abord et puis par les commerçants qui l'avaient achetée), il semble évident que les conquistadors purent avancer dans leur entreprise de conquête, non seulement grâce à la volonté et l'habile diplomatie de Cortés, mais aussi grâce à la médiation de Malintzin.

Selon Bernal Diaz del Castillo, Moctezuma se demanda pourquoi ses troupes n'avaient pas pu vaincre cette poignée d'hommes. Ils répondirent qu'il avait été impossible de faire quoi que ce soit en raison de cette grande dame de Castilla, qui marchait au-devant des dieux (*teteo*) et les encourageait¹⁰.

La présence féminine de Malintzin – marchant en tête des troupes –, en grande mesure « considérée comme une déesse », comme l'observe Muñoz Camargo, et dont le diminutif Malin « tzin » était une expression de révérence, donna à la Conquête un halo sacré que rien n'aurait pu autant favoriser. Les sources qui la représentent graphiquement rendent compte de la grande reconnaissance dont jouissait Malintzin au sein de la population indigène et de la perplexité que causait sa présence parmi les envahisseurs, y compris à Moctezuma.

Et l'on dit, déclara, montra, raconta et fit entendre dans son cœur, dans le cœur de Moctecuhzoma, qu'une femme d'ici, de nos gens, les guidait, les servait en parlant nahuatl : elle s'appelait Malintzin, son foyer était Teticpac. C'est là-bas sur la côte, qu'ils étaient venus d'abord la récupérer.¹¹

Le système de gouvernement précolombien était généralement bicéphale. Quetzalcóatl fut substitué par

Huizilopochtli en tant que divinité tutélaire des mexicains. Pourtant, en tant que représentant de la population ancienne, il pouvait continuer à exercer son pouvoir. Le gouvernement (*Tlatoani*) comptait en son sein un vice-roi ou *Cihuacóatl*, nom d'une puissante déesse qui représentait la terre, la nuit et les autochtones. Celle-ci, tout du moins en théorie, en tant qu'homme déguisé en femme, gouvernait conjointement avec le soleil, le ciel diurne et le dieu vainqueur des aztèques. La/le *Cihuacóatl* se chargeait surtout des affaires internes de l'Empire ; le *Tlatoani* des affaires externes et du reste. Ainsi, bien que de fait le pouvoir des femmes fût subordonné aux valeurs patriarcales, *Cihuacóatl* était toujours reconnue comme la patronne de Tenochtitlan et le deuxième personnage dans la hiérarchie mexica, au travers de sa substitution simulée.

Après le débarquement des troupes de Cortés à Chalchicueyecan-Veracruz (avril 1519) et jusqu'à la prise du marché de Tlatelolco (en août 1521), il n'y a aucun doute quant aux privilèges dont bénéficia Malintzin auprès des indigènes et du pouvoir politique qu'elle acquit dès lors et tout au long des différentes étapes de la Conquête : lors des entrevues à différents moments avec tous les envoyés de Moctezuma pour dissuader les Espagnols d'avancer, lors de l'arrivée des troupes à la Province de Tlaxcala, lors du massacre de Cholula (novembre de 1519) ou lors des négociations avec Totonacapan, Texpic et tous les royaumes hostiles à Tenochtitlan.

Dans les manuscrits de Totonacapan et Tlaxcala, qui contiennent les registres des hommes qui décidèrent de combattre le pouvoir mexica avec l'aide de Cortés, Malintzin est représentée en train de

converser, traduire et négocier avec aisance. Elle reçoit, tout comme Cortés, les présents indigènes (repas, dindes, richesses, tissus, orfèvrerie). Il arrive même qu'ils soient de plus grande valeur que ceux offerts à Cortés¹². Elle n'est pas seulement considérée comme celle qui transmet ou traduit de manière neutre le message de Cortés. Tout laisse à penser que l'on considérerait qu'elle participait activement aux événements de la conquête et approuvait ce qui devait être dit.

Le *Codex Florentin* souligne sa fonction en tant qu'interprète des deux côtés, traduisant à la fois les paroles de Cortés et celles des émissaires de Moctezuma devant Cortés, depuis la côte. Elle prononçait à voix haute pendant que les Espagnols prenaient note de leur côté de ce qu'elle leur dictait.

Dans le *Mapa de Tepetlán*, Malintzin est dessinée en plein dialogue avec Toltotecatl, seigneur de l'un des quatre villages principaux du site, alors que Cortés, assis, et la tête orientée vers elle, ne semble être qu'un simple observateur.

Dans le *Lienzo de Tlaxcala*, et le *Codex de Tizatlán*, l'un des plus importants villages de Tlaxcala, Malintzin et Cortés sont reçus tous les deux, avec la même sollicitude. Tepelocatecutli, fondateur de Tizatlán, suivi de Xicoténcatl la saluent. Ils entament une conversation directe avec Malintzin de chaque côté de Cortés, qui semble être pratiquement ignoré. Celui-ci reçoit les dons des seigneurs des quatre royaumes, Malintzin les riches tissus des filles des nobles. Elle est toujours vêtue de rouge et lui de noir ; plus qu'opposés, ils semblent être complémentaires, selon la logique binaire à laquelle nous avons déjà fait référence. Lui, montant à cheval, ou assis, essayant

de cette manière de se faire valoir par lui-même dans la négociation ; elle, la tête haute, avec une attitude arrogante, geste propre à l'aristocratie précolombienne.

Avec le temps, l'ensemble de ces documents ont été intégrés au *Lienzo de Tlaxcala*. Promu par le gouvernement municipal, celui-ci témoigne de la dette contractée par les Espagnols et présente les tlaxcaltecas en tant que conquistadors, une fois christianisés. Le récit commence toujours avec une carte rituelle des quatre villages importants de Tlaxcala et s'achève par les conquêtes de Michoacan, Jalisco et Guatemala (entre autres).

La présence de Malintzin s'étend donc tout au long de la traversée à Tenochtitlan, ainsi que lors du retour des Espagnols à Tlaxcala, en 1520, après la *Noche Triste* (la Nuit Triste). Une fois de plus, Malintzin arrive à négocier et obtient l'appui nécessaire pour la récupération et le réarmement des Espagnols.

Elle apparaît, finalement, dans la cité assiégée de Tenochtitlán, qui tomba aux mains des Espagnols le 13 août 1521, et lors de la capitulation de Moctezuma insulté et lapidé sur les toits du palais.

Une version beaucoup plus sceptique quant aux fonctions de Malintzin se trouve dans le même *Lienzo de Tlaxcala* (1552), mais surtout dans les huit planches du livre XII du *Codex Florentino* (1540-1585), de date tardive et réalisé sous l'égide de Frère Bernardino de Sahagún.

Bien que le *Lienzo de Tlaxcala*, comme nous l'avons vu, décrive Malintzin dotée d'un statut supérieur à celui de Cortés, d'autres scènes du même document rendent également compte de son rôle en tant qu'espionne et délatrice, favorisant l'avancée du conquistador. Tel est son rôle

dans le massacre de Tlaxcala et l'embuscade faussement attribuée à Moctezuma, à l'origine d'hécatombes indigènes.¹³

Quand les troupes de Cortés arrivent à Tenochtitlán, Moctezuma se demande comment l'un des « nôtres », *titlaca*, pouvait agir de manière aussi perfide (« elle toucha Moctezuma en son cœur : cette femme, de parmi les nôtres, les mena à nous, interpréta pour eux »).

À un autre moment du même Codex, le scribe révèle son désir de richesses, analogue à celui de Cortés. Les indigènes se moquaient et écrivaient des phrases à double sens. Malintzin ordonne : « Le capitaine dit : vous produirez deux-cents pièces d'or de cette taille » et elle montra la taille des pièces d'or à l'aide de ses mains, en faisant un petit cercle. Et à un individu de commenter : « Peut-être, une petite femme (*ciualtzintli*) les a mises sous sa jupe, on les cherchera ; il les trouvera ».¹⁴

Malintzin reçoit de la part des conquistadors un traitement distinct à celui de traitresse. Bien au contraire, ils reconnaissent que, grâce à elle, ils purent avancer jusqu'à Tenochtitlan, échappant du constant danger d'être massacrés tout au long de l'expédition.¹⁵ Ils reconnaissent également que leur victoire a été possible grâce à l'alliance avec des indigènes, des « groupes originaires des lieux qui les avaient aidé à destituer le tyran et à conquérir son domaine ». Ils la considèrent avant tout un exemple notable d'indienne qui s'unit à la cause chrétienne :

[...] quant à la dite doña Marina et de son bon parler et raisonner et de la grâce qu'elle avait avec les indiens originaires de cette terre, elle fut à l'origine de la conversion de nombreux

indiens de cette Nouvelle Espagne. Et grâce à elle, ils se placèrent sous l'autorité de votre majesté. Ils sont restés et restent encore de nos jours à votre service.¹⁶

Dans le *Codex de Tlaxcala*, où l'on représente également la Conquête jusqu'au Nicaragua et jusqu'au Nord-Est (Californie et Zuni), sur une planche de la première phase de l'évangélisation, Gordon Brotherston précise avec acuité le nouveau trait qui caractérise Malintzin. Lors du passage de la thématique du tribut à celui de l'évangélisation (du *Codex de Tizatlán* au *Lienzo de Tlaxcala*), Malintzin a été déplacée par la croix chrétienne.

Lors de la deuxième rencontre sur le chemin, Cortés et Xicotencatl prennent dans leur bras une énorme croix. Malintzin passe à un deuxième plan et cesse d'être représentée en tant que contrepoint de Cortés.

En marge de ces représentations, après la chute de Tenochtitlán, Malintzin a été identifiée avant tout comme la concubine de Cortés et impliquée dans des litiges concernant les droits sur des terres ou les tributs pour sa participation à la Conquête, des cas pour la plupart ignorés par la Couronne espagnole.

Malintzin : « la langue »

Moctezuma sort pour recevoir Cortés, il le mène à la salle de réception et ils se mettent à converser. Les envahisseurs prétendaient le faire prisonnier. Mais sur place, ils s'échauffent et veulent l'abattre à coup d'épée. Moctezuma demande à Malintzin ce qu'ils disent. Elle traduit alors à sa manière, terrorisant ainsi ce dernier :

« Seigneur Moctezuma, ce que je vous conseille, c'est d'aller immédiatement avec eux à leur quartier sans faire aucun bruit. Je sais que vous y serez fort honoré et qu'on vous traitera en grand seigneur que vous êtes ; sinon, vous allez rester ici, mais mort »¹⁷. Moctezuma fut fait prisonnier par les Espagnols et, comme on a dit, mourut lapidé par son propre peuple.

Pendant les quelques mois entre avril 1519 et la prise du marché de Tlatelolco le 13 août 1521, Malintzin transite entre l'Empire de Moctezuma et celui du Vieux Monde représenté par Cortés. Concernant Cortés, elle oscille entre s'offrir à lui et, peut-être, un sentiment de vengeance contre ceux qui, enfant, l'abandonnèrent et firent du commerce avec sa personne. Cortés l'appelle « la lengua », la langue. Dans ses *Cartas de Relación*, rédigées pour être lues par le roi d'Espagne, il ne peut se permettre aucune déviation, ni malentendu quant à ses sentiments envers cette indienne, à qui il fera néanmoins un enfant. En même temps, de manière consciente ou non, ce qualificatif a priori trivial et péjoratif, la « langue », lui octroie une hiérarchie de premier ordre. En effet, si, comme le dit Socrate dans le *Cratyle* de Platon, la langue est « l'être des choses », c'est à travers Malintzin que les choses du Nouveau Monde se dévoilent à ses yeux. Mais c'est également à travers « la langue », vil instrument de communication, que Cortés tente de provoquer la confusion, convaincre et imposer à l'Autre l'ambiguïté de ses propres intentions : *Le Christ et l'or. Pour conquérir à la fois le royaume des cieux et le royaume de la terre* (Kazantzakis).

Dorénavant, Cortés est lié de manière indissoluble à Marina, « à celle que j'ai toujours amenée avec moi ». Entre autres

choses, pour vaincre l'ennemi, imposer la transcendance du message chrétien ou pour approvisionner ses troupes. Cortés la baptise Marina. Mais son armée l'appelle *Doña Marina*, qui, aux dires de B. Díaz del Castillo, « durant tout le temps de la guerre, parlait et communiquait, prenant note de ce que les indiens voulaient faire, pour venir ensuite le rapporter à Cortés ». Marina, originaire de cette terre, arrivait, de par son industrie et sa sagacité avec les indiens, à ce qu'ils lui donnent de la nourriture pour subvenir aux besoins de l'armée des Espagnols. « Et les indiens lui donnaient la nourriture et elle l'apportait ensuite pour qu'ils se la répartissent entre eux tous, ce qui fut la raison pour laquelle les Espagnols ne périrent point et que la terre fut gagnée une fois que Dieu, notre seigneur, le permit... ».

López de Gómara remarque que, quand Cortés reconnaît les mérites de Malintzin, « il la prit à part avec Aguilar et lui promit plus que la liberté si elle lui disait la vérité sur ceux de sa terre. En effet, elle les comprenait et il souhaitait qu'elle soit son héraut et sa secrétaire »¹⁸ : messenger et interprète, secrétaire et espionne.

Malintzin ne considère pas Cortés un dieu, mais peut-être un messenger de Dieu qui augure un renouveau, et elle agit en conséquence. Cœur et demeure de l'intimité sémantique, toujours située au sein du discours, quand des Espagnols et des *mexicas* se réfugient dans les marges du dessin, elle se dresse, resplendissante, au milieu de l'image et distribue la parole.

Cortés, le Seigneur Malinche

Dans la chronique de la *Historia verdadera de la conquista de la Nueva España*, Bernal Díaz del Castillo nomme

Cortés comme le font les indiens : « Capitàn Malinche ». La présence de Malintzin a bouleversé l'identité de Cortés, en même temps qu'elle est habilitée en tant que « la langue ». Le chroniqueur dit :

Avant que je passe à autre chose, je veux dire que, comme dans tous les villages où nous passions et dans d'autres où on entendait parler de nous, on appelait Cortés Malinche, et c'est ainsi que dorénavant je le nommerai, Malinche, dans toutes les discussions que nous aurons avec n'importe quel indien, tant dans la province de Tlaxcala que dans la cité de Mexico, et je le nommerai Cortés uniquement si les circonstances l'imposent. Et la raison pour laquelle je lui donnai ce nom est que Doña Marina, notre langue, était toujours en sa compagnie, spécialement lorsque venaient des ambassadeurs ou lors de discussions avec des caciques, et elle lui déclarait en langue mexicaine ; pour cette raison, ils appelaient Cortés *le Capitaine de Marina* et pour aller plus vite *Malinche*.¹⁹

Dépourvu de langue, Cortés était inintelligible pour les indigènes. Puisqu'il est dépourvu de langue, il est dépourvu de virilité, remarque Margo Glantz. Mais soudain, ses mots acquièrent de la force une fois prononcés par une femme, Malintzin. Pour breveté, les indigènes l'appellent *Malinche*, nom qui postérieurement ne désigne plus le capitaine mais une femme. Le mot Malinche, qui identifie Cortés, est lié à la traductrice-traitresse, et qui dérivera plus tardivement en le péjoratif « malinchismo », emblème de l'infamie et de la trahison de la patrie, impulsé durant

la réforme libérale de la nation mexicaine au XIX^e siècle et lors de son indépendance de la Couronne espagnole en 1810.

Malinche est-elle une victime qui se venge et trahit sa « nation » ? Ou, au contraire, est-elle un exemple de métissage et une précurseuse du féminisme ?

Malintzin : l'anima

La révision de ce qui est dit sur elle est toujours bienvenue lorsqu'on tente de comprendre l'altérité singularisée et incarnée dans la figure d'une femme, au milieu d'une « épopée » commandée par les hommes, d'une confrontation brutale entre deux systèmes patriarcaux (aztèques et espagnols) tout aussi cruels. Quelle est notre relation avec l'anima, l'inconscient, notre passé proscrit, l'étranger, la Nature ? Personnage énigmatique : *Malintzin*, *Mallinali*, *Marina*, *Doña Marina* ou *La Malinche* implique ou, si l'on veut, synthétise toutes ces questions.

Avec le don de vivres, d'objets d'or et de vingt femmes, Mallinali a été livrée à Cortés lors de son expédition vers Tenochtitlán. Les vingt femmes sont baptisées et réparties entre les officiers. Malinalli, baptisée ensuite Marina, sera offerte à Hernández Puertocarreño. Elle est belle, vivace et bilingue, elle parle náhuatl et maya. Selon la tradition orale recueillie par Francisco Javier Clavijero au XVIII^e siècle, elle était originaire de Coatzacoalcos. Son nom « Malinalli » fait allusion à l'un des vingt signes du *Tonalpohualli* ou calendrier divinatoire des mexicas. Malinalli : « Herbe coupée » ou « Herbe courbée ». Cela pourrait être aussi « Herbe tressée » ? Selon ce qu'explique Sahagún, ceux qui sont nés sous ce signe sont malchanceux et « arrivaient

à tant de bassesses qu'on les vendait en tant qu'esclaves ». Spécialement ceux qui sont nés les jours huitième et neuvième : « ce sont des voleurs, des brigands et des adultères ».²⁰

Comme nous l'avons dit, dans cette histoire pleine de mystifications, il est tout à fait possible, comme le précise George Baudot, que la petite Mallinali, née sous ce signe – considéré par le franciscain comme un signe fatal et plein de néfastes prémonitions –, ait été offerte ou livrée de manière secrète par sa mère aux marchands d'esclaves de Xicalanco, dans le but de satisfaire les ambitions de son deuxième époux.²¹

Baudot attribue le destin de Malintzin à cette croyance. Il dit : « toute sa vie, il y eut un lent essai de réparer, d'annuler, de diminuer ou défaire cette terrible injustice profondément ancrée en de lancinants souvenirs de l'enfance et de l'adolescence ».²² Sa contribution à la défaite de Moctezuma n'aurait pas eu d'autres causes que celle de gagner la reconnaissance des siens dont elle manqua dans son enfance. Tout comme la psychanalyste Alice Miller soutient que l'abandon souffert dans l'enfance explique dans une large mesure les racines de la violence dans l'âme enfantine, l'abandon souffert serait la cause de la haine envers les siens, lorsqu'elle sert d'espionne à Cortés ou lorsqu'elle ment à propos des actes de Moctezuma.²³

Malintzin a été traitée en tant que traîtresse, mais également comme un aspect clé dans la guerre de Conquête. Pourtant, comme le dit Svetlana Alexievitch, *la guerre n'a pas un visage de femme*²⁴. Bien que cela résulte paradoxal et déconcertant, Malintzin a un rôle central dans la guerre de Conquête, mais sans prendre les armes, en rendant peut-être possible,

– dans ces uniques moments de contention des combattants – la négociation, les moments de partage et le rapprochement entre indigènes et étrangers, natifs et intrus, sauvages et civilisés. La bataille décisive et la guerre exterminatrice arrivèrent après de longs mois de tensions, ponctués également d'essais et d'instant d'ouverture à l'autre comme l'irruption d'une langue inédite, rendue possible par la Malinche, qui, pour un moment, ajourna l'irruption des armes.²⁵

Le peuple mexicain, affirme Octavio Paz, ne pardonne pas la trahison et l'abandon de la Malinche. Le terme *malinchista*, terme d'un manichéisme anachronique, est encore utilisé de nos jours pour dénoncer la tendance à glorifier ce qui provient de l'étranger. Mais, il ajoute également qu'en répudiant la Malinche, le peuple mexicain rompt avec sa mémoire, avec tout ce qui le lie au passé. Et dans ce cas, la négation de son origine coïncide avec la méconnaissance de sa propre condition. Le fait de ne pas vouloir voir le passé devenant une volonté de déracinement, de peine, de négation d'un sentiment d'orphelinat. La Malinche devient ainsi la figure d'un « complexe ». Avec le passage du temps, la blessure s'accroît.

Conclusion

Il y a quelques mois, dans un colloque sur le rôle des arts et des sciences humaines dans la crise civilisationnelle, la plupart des participants considérèrent l'art comme une forme de résistance. Seule une femme, écrivaine et cinéaste africaine, Tsitsi Dangarembga, prit le risque d'exprimer son désaccord.²⁶ Et je veux prendre le risque de concorder avec elle. Si, dans le cas que nous

analysons, la « résistance » est la défense incertaine des autochtones face à la détermination décisive des conquistadors de la nécessité de la destruction totale ; si c'est tenter de détenir une avancée qui se profile uniquement en tant que « solution finale », alors que l'on attend l'intervention miraculeuse des dieux, il me semble que l'art ne peut, en effet, se limiter à la résistance.

Que faire quand nous ne voulons pas choisir entre la civilisation oppressive et le sacrifice de sang et de cœurs ?

Ces quelques lignes autour de la Malinche n'ont eu pour objectif que d'essayer de démontrer les promesses et les mystifications, tant des autochtones que des conquistadors. Réviser le passé pour soigner la blessure. Dans un monde iconoclaste par excès (G. Durand), un monde de reproduction médiatique des images à la mode qui présentent la Malinche en tant que paradigme du métissage, il s'agirait plutôt d'aviver le pouvoir imaginal de la mémoire et de sa *mythologie* créative, et revenir à son image féminine et ambivalente, pour la reconnaître dans les profondeurs de « la langue », même au sein du massacre que fut la Conquête, horizon d'harmonie ou tout au moins de sa promesse.

BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE

- Cortés, Hernán, *Cartas de Relación*, México, Porrúa, 1976.
- Díaz del Castillo, Bernal, *Historia verdadera de la conquista de la Nueva España*, México, Alianza Editorial, 1991.
- Glantz, Margo (coord.), *La Malinche, sus padres y sus hijos*, México, Taurus, Segunda Edición, 2013.
- Graulich, Michel, *Moctezuma. Apogeo y caída del imperio azteca*, México, Era, 2014. [En français : *Moctezuma ou l'apogée et la chute de l'empire aztèque*, Paris, Fayard, 1994].
- Gruzinski, Serge, *La guerra de las imágenes. De Cristóbal Colón a Blade Runner (1492-2019)*, México, FCE, 1994. [En français : *La guerre des images. De Christophe Colomb à Blade Runner (1492-2019)*, Paris, Fayard, 1990].
- Kazantzakis, Nikos, *Cristóbal Colón*, Trad. Miguel Castillo Didier, Granada, Espagne, Athos-Pergamus, 1997.
- Paz Octavio, « Los hijos de la Malinche », en *El Laberinto de la soledad*, México, FCE, 12^a reimpresión, 1983.
- Todorov, Tzvetan, *La Conquista de América. El problema del otro*, México, Siglo XXI, Sexta edición, 1995. [En français : *La conquête de l'Amérique, la question de l'autre*, Paris, Le Seuil, 1998].

NOTES

1. Voir M. Graulich, *Moctezuma*, México, Era, 2014, chapitre XV, « El rey sacrificado ».
2. Chiffres donnés par l'École de Berkeley, cités par Peter Gerhard, *A Guide to Historical Geography of New Spain*, p. 93, apud Mercedes de la Garza, *El legado escrito de los mayas*, México, FCE, 2012, p. 136.
3. Travaillleurs agricoles mexicains qui traversent la frontière américaine.
4. Cortés affirmait avoir été envoyé par son roi, une fois que le pouvoir supranational du pape donna son aval pour étendre le christianisme et mener ces peuples « sauvages » à la doctrine plus humaine du Christ et respectueuse de ce que nous appellerions aujourd'hui avec euphémisme « les droits de l'homme ». Il se présentait comme le messager du Christ et d'une vie meilleure, plus humaine et plus juste. Il offrait aux autochtones de s'unir à lui pour combattre les tyrans, pour faire régner la paix et mettre fin aux atroces sacrifices humains et au cannibalisme. Cortés s'impose donc comme le précurseur, aujourd'hui familier, du droit ou du devoir d'« ingérence humanitaire ». Selon les envahisseurs, les richesses soustraites et les dommages collatéraux ne représentaient qu'une infime compensation des coûts de l'entreprise mise en œuvre.
5. D'autre côté, Moctezuma, le dernier souverain aztèque, régna de 1502 à 1520. D'ailleurs, quand il fut fait prisonnier des envahisseurs, il continua à régner jusqu'en 1521. Selon Graulich, il n'existe aucun doute quant au fait que ce fut le plus grand et le plus lucide des neuf souverains de Tenochtitlan, et son époque la plus notable de toute l'histoire aztèque. La terrible irruption espagnole a d'une certaine manière effacé son règne, à propos duquel nous savons peu de chose. Les spécialistes du passé précolombien choisissent généralement de s'occuper des faits postérieurs à la Conquête, au lieu de s'intéresser à ce qui l'a précédée. De plus, habituellement, pour les historiens – et je coïncide pleinement avec leur point de vue –, « ils n'aiment guère les mythes, alors que ceux-ci sont essentiels dans l'histoire qui va nous occuper ». Graulich, *op. cit.* p. 13.
6. Graulich, *op. cit.*, p. 13.
7. Cit. Graulich, *op. cit.*, p. 239.
8. Voir, Graulich, *op. cit.*, p. 15 et 238.
9. Je me guide dans ce qui suit, en particulier par le travail du spécialiste en littérature précolombienne Gordon Brotherston « La Malintzin en los códices », dans M. Glantz, *op. cit.*, p. 17-35.
10. Cf. B. Díaz del Castillo, *Historia verdadera de la conquista de la Nueva España*, México, Alianza Editorial, 1991, p. 271.

11. *Códice Florentino*, México, ed. Fac., vol. 3, livre XII, chap. IX.
12. M. Glantz, *op. cit.*, p. 23.
13. Cf., Graulich, *op. cit.*, p. 382.
14. *Codex Florentino*, apud Graulich, *op. cit.*
15. Voir, Graulich, *op. cit.*, p. 373.
16. *Archivo General de Indias*, apud Glantz, *op. cit.* p. 108-109.
17. Voir Graulich, *op. cit.*, p. 414. Voir Baudot, « Malintzin, imagen y discurso de mujer en el primer México virreinal », dans Glantz, *op. cit.*, p. 72-73. L'auteur dit : « pour moi, la Conquête du Mexique, pour avoir bénéficié de l'inappréciable, et encore de nos jours incalculable aide de cette belle esclave... ce n'est rien d'autre que le résultat de la vengeance d'une femme, d'une femme qui récupéra ainsi son autorité, son lieu privilégié dans l'ordre social de ce monde, et qui détruit aussi de cette manière l'ordre des valeurs qu'elle avait vécu enfant et qui lui avait été refusé dans sa propre chair lorsqu'elle fut recluse dans un discours maléfique, dans une prédestination sans sortie ni prétention ».
18. Glantz, *op. cit.*, p. 119.
19. Bernal Díaz del Castillo, *op. cit.*, pp. 193-194.
20. Bernardino de Sahagún, Livre IV dédié au Tonalpohualli, dans *Historia general de las cosas de la nueva España*, México, Porrúa, 2000, p. 355-362.
21. C'est ainsi que les choses arrivèrent à Œdipe, qui augurait de mauvais présages pour son père, et à Moïse qui fut abandonné sur les bords du Nil.
22. Dans M., Glantz, *op. cit.*, p. 64.
23. Voir Alice Miller, *Por tu propio bien*, España, Tusquets, 2012.
24. Titre de l'un des livres de cette journaliste biélorusse, Prix Nobel de Littérature 2015.
25. Voir aussi B. Echeverría, « Malintzin, la lengua », dans Margo Glantz, coord., *La Malinche, sus padres y sus hijos*, Taurus, México, 2013, Segunda Edición, pp. 189-199.
26. Femme noire du Zimbabwe, auteure de *Nervous Conditions* (1988). Elle a dirigé également *Everyone's Child*.